

vous, et dont l'auteur surtout vous est bien connu. Ensuite vint un *Regina cæli* de Lambillotte qui fut aussi assez bien rendu.

Il fallut songer au retour, hélas ! Le recueillement du matin était remplacé par la plus douce gaieté. Mais il est temps de vous parler de notre bateau traversier. Ce n'est pas une vulgaire chaloupe, ni un somptueux bateau à vapeur. Ceux qui attachent peu d'importance à la valeur des mots appellent cela un *steamboat à cheval* ; les gens familiers avec la langue anglaise se servent du mot *horse-boat*. C'est une vaste embarcation poussée par une roue à palettes ; la force motrice provient de l'ascension de deux chevaux sur un plan incliné : les pauvres bêtes !

Cette machine mit notre recueillement à la plus rude épreuve, à la traversée du matin ; heureusement, au retour, le silence n'était pas défendu, et maintes réflexions originales réussirent fort bien à nous empêcher d'être trop sérieux.

Ce voyage a été des plus agréables, et nous le ferons probablement tous les ans. Notre exemple sera suivi par diverses associations religieuses de Chicoutimi, et plus tard par les diverses paroisses du nouveau diocèse, quand on aura établi des moyens plus faciles de communiquer entre les deux rives du Saguenay.

MAOQUE.

COLLÈGE DE STE-ANNE,

20 mai 1878.

Monsieur le Rédacteur,

Bien des fois nous avons entendu nos devanciers parler de *l'Abaille*, de cette charmante *Abaille*, qui savait si bien butiner dans les plus beaux parterres de l'antique Stadaconé, et qui n'avait pas même dédaigné de visiter, sous les bocages de notre Alma Mater, les fleurs de nos jardins : nous regrettions son absence prolongée, lorsqu'en novembre dernier, elle est venue faire entendre à nos oreilles son agréable bourdonnement. Avec quel plaisir, aussi, n'a-t-elle pas été reçue ! — C'est bien elle, c'est bien la même, se disait-on l'un à l'autre, ce sont les mêmes ailes dorées avec lesquelles elle s'élève souvent jusqu'au plus haut du Parnasse, le même dard aigu dont elle se sert si bien pour se venger des petites malices qu'on veut quelquefois lui faire... Et puis, elle volait de l'un à l'autre, semant le contentement et la joie...

Comme à nos devanciers, nous disions-nous encore, elle va sans doute nous donner droit de bourgeoisie dans sa ruche ; nous attendions, pour le réclamer, le retour de la belle saison et une occasion favorable. La belle saison nous est naturellement revenue avec le mois de mai, et l'occasion nous a été donnée,

mercredi dernier, par nos confrères du cours anglais. Disons d'abord que nos jeunes amis de la Société St-Louis de Gonzague, établie dans ce cours, se sont vraiment distingués, ce jour-là, et nous ont fait passer une bien agréable soirée. La facilité et l'entrain avec lesquels nos confrères parlent la langue anglaise nous ont surpris et étonnés. Le petit drame anglais, le *Babillard*, a été joué avec un succès qui ne laissait rien à désirer, par MM. Jos. Bertra, Eug. Bourgault, David Caron, Ed. Lavoie et Ad. Guy. Nous ne pouvons pas les féliciter nous-mêmes ; mais plus heureuse que nous, va leur dire, charmante *Abaille*, qu'ils étaient bien mérités les applaudissements par lesquels nous les avons plus d'une fois interrompus. Puis, une fois au milieu d'eux, qui l'empêchera de dire à M. J. French que ses progrès dans l'étude de la langue française nous ont émerveillés ?

Ce jeune Monsieur, qui ne savait pas, au commencement de l'année, prononcer une syllable dans la langue de Bossuet, occupe déjà un rang distingué dans la Société St-Louis de Gonzague ; il nous a déclamé une charmante poésie française, avec une perfection que Fénelon à quinze ans n'eût pas surpassée. Enfin, si, *voltigeant de fleur en fleur*, tu rencontres le président de la Société, M. Jos. Darisse, dis-lui que nous ne croyions pas qu'il avait tant de malices en réserve, quand il nous disait au commencement de son rapport, qu'il voulait que "ce jour fût pour tous un jour de joie et de bonheur." Nous pouvions espérer, qu'après cela, il traiterait avec plus de charité les classes malheureuses qui, suivant lui, n'avaient pas un assez grand nombre de devoirs parfaits, "sans fautes d'orthographe, et avec des points sur tous les i !" Daigne lui recommander un peu plus de ménagement pour l'avenir ; et, peut-être ne serait-ce pas inutile, de joindre l'exemple au précepte et de ne faire aucune remarque désagréable à ceux de nos jeunes amis dont la lecture n'était pas, au gré de tous, l'idéal de la perfection.

Tel est, M. le Rédacteur, le message que nous serions très-honoré de voir porter par votre incomparable *Abaille* ; mais, si toutefois elle n'avait pas le loisir de quitter les fleurs de son riche parterre pour se charger de cette missive, nous n'en serions point du tout surpris et notre affection pour elle et pour toutes les fleurs qui contribuent à augmenter son butin n'en souffrirait nullement.

UN ÉLÈVE DU COURS LATIN.

On vient d'élever une nouvelle église catholique à Tokio, résidence de l'empereur du Japon. C'est Mgr Ozouff, vicaire apostolique qui présidait la cérémonie de l'inauguration.

*l'Abaille.*

"Forsan et haec olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 6 JUIN 1878.

A propos de calendrier.

Encore quatre semaines et tout sera fini !... Voilà bien le cri qui s'échappe maintenant de plusieurs poitrines.

Et alors que faire pour que ces quelques jours passent encore plus vite ?... Demandez-le à ce confrère qui, vivant pour l'ordre dans une sphère autre que celle de ses études, trouve cependant moyen, dans ses derniers moments d'une année qui échappe, de remuer un instant sa torpeur. Lassé de regarder voler les mouches et de bâiller aux corneilles, voyez comme il travaille aujourd'hui avec soin. Mais quel est le chef-d'œuvre qu'il va mettre au jour ? Demandez-le-lui. Sa réponse se fera sans doute attendre, qui sait même s'il ne rougira pas au lieu de répondre ? Bravant l'indiscrétion, avancez et lisez en haut d'une page éclatante de blancheur, dérobée à la plus belle feuille de papier qu'il aura pu trouver, lisez, dis-je, en lettres pompeuses et mirobolantes : CALENDRIER !

Là vous verrez tous les jours de la semaine s'alligner dans une longue et uniforme série, les semaines se succéder les unes aux autres, et, au bas de la page, s'étaler en caractères flamboyants : LES VACANCES ! VIVE LA LIBERTÉ !!!

L'œuvre est terminée : *finis coronat opus*. Tous les jours le pauvre malheureux viendra religieusement prendre son calendrier, y effacer consciencieusement la journée qui vient de disparaître et compter avec force soupirs tous les vingt-quatre heures qui le séparent encore de la fin... Pauvre homme !

Vraiment s'il était possible de s'enivrer lorsqu'on travaille à se préparer un avenir, lorsqu'on construit pour ainsi dire pièce à pièce l'édifice de toutes ses espérances, il n'y aurait pas de moyen plus propre à provoquer cet ennui que le fameux calendrier. Nous croira-t-on ? permis d'en douter. Mais la main sur la conscience, à quoi bon noter avec tant de soin la rapidité avec laquelle notre vie nous échappe ? A quoi bon soupirer si fort après un bonheur qui ne sera qu'un rêve, si nous ne savons pas le chercher du bon côté ? Le bonheur ! Presque toujours c'est une bulle de savon qui s'évanouit dès qu'on la touche ; et les espérances trop vives ne font souvent que nous ménager des déceptions plus cuisantes.

Est-ce à dire que nous voudrions abolir les vacances ? *Absit !* Mais nous nous permettrons de croire que le meilleur moyen d'en jouir est de s'y préparer par une bonne année d'un travail assidu